

En attendant les buts gagnants

Renald Bérubé

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R. (2000). En attendant les buts gagnants. *Moebius*, (86), 9–18.

RENALD BÉRUBÉ

En attendant les buts gagnants

*Une bonne équipe, c'était un chef-d'œuvre
en perpétuelle création.*

Georges Magnane, *La trêve olympique*

Romancier qu'il était, et depuis quarante ans et plus qu'il pratiquait l'écriture romanesque, il avait compris voilà bien des saisons aux divers calendriers qu'écriture et jeu avaient partie liée. D'autant plus qu'il était un exemple manifeste de ce qu'on appelle un écrivain prolifique, et que le romanesque, s'il était le plus sûr garant de sa réputation littéraire, n'était pas, tant s'en faut, le seul genre auquel il s'était exercé, dont il avait joué, etc.

Théâtre, essai, science-fiction, roman policier, littérature pour la jeunesse, Alcide Perreault avait tâté de tout et tout tenté; il avait même abondamment pratiqué la critique culturo-littéraire dans divers journaux et magazines, et il avait encore, pendant un bon moment, animé une émission de ligne ouverte politico-culturelle à la radio, c'est vous dire. Mais jamais une ligne ouverte du genre des sportives actuelles, il faut se respecter quand même, ne pas péter au-dessous du trou, et respecter aussi son public même quand celui-ci ne se respecte pas, ne fait preuve d'aucun esprit ni, alors, d'aucun esprit sportif.

Dans ses souvenirs à lui, *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau, car *il avait lu* de la poésie, était indissociable de la saison de cinquante buts en cinquante matchs de Maurice Richard; à cause du poème «Le jeu» sans doute, à cause aussi peut-être de la Crise et du terrible Deuxième Grand Affrontement

qui y mit fin, tout cela étant de la même période ou à peu près et le jeu de Richard ayant aidé à traverser le Conflit. De même, le Fridolin de Ti-Coq Gélinas habillé du chandail des Canadiens (de Montréal), ainsi que plus tard Robert Charlebois, était inséparable de ses visites au stade de l'avenue de Lorimier où il allait, avec son père déjà âgé, voir jouer Jackie Robinson dans l'uniforme des *Royals* (oui oui, on disait *Royaux*, mais trouvez une vieille photo et lisez ce qui est écrit sur l'uniforme) de la même ville que les Canadiens.

C'est chez nous, répétait-il, à Montréal, que le premier Noir – pardon, le premier athlète afro-américain (puisque un écrivain doit toujours se tenir à la fine pointe du langage pour les bonnes raisons, antiracistes en l'occurrence, mais pas pour les mauvaises, qui relèvent habituellement de la rectitude politique du moment; il le savait bien, lui, qui avait d'abord écrit un roman esquimau, puis qui, dans un autre, plus tard, avait parlé des Inuit. Sans «s», puisqu'il savait qu'*inuit* est le pluriel d'*inuk*. Et qu'*inuk* signifie «l'homme», mais que ce serait sexiste de le dire. Mais qui donc se souvenait ou savait que le mot «esquimau» ou «eskimo» était le nom péjoratif jadis donné à ce peuple par des Indiens? Pardon, par des autochtones à d'autres) – que le premier Noir, Jackie Robinson, en 1946, a pu pratiquer son art dans le baseball moderne des Blancs. Et si les Dodgers de Brooklyn, club des ligues majeures qui avait décidé de mettre fin à la ségrégation raciale baseballienne, décidèrent d'envoyer Robinson se faire la main chez les *Royals*, à Montréal P.Q., plutôt que dans un autre de leurs clubs-écoles, c'est précisément parce que là ou ici, dans cette ville, il pourrait se reposer du racisme étasunien. Mettez ça dans vos pipes, que vous fumiez ou ne fumiez pas, vous qui faites du Québec au temps de l'abbé Groulx un lieu presque gammé par la croix.

Et j'aimerais (*sourire désabusé ou féroce, au choix*) que Duddy Richler, spécialiste canadien du baseball selon de nombreuses publications américaines, parle aussi de cela dans les textes que pour elles il écrit. Quand je lis ses textes, tout se passe comme si aucun

francophone n'avait jamais habité Montréal, n'avait jamais fréquenté le stade de l'avenue de Lorimier. Comme si, l'espace d'une saison, Jackie Robinson n'avait pas été, à Montréal P.Q., le frère de Maurice Richard. (Anecdote qu'il faut raconter: une Noire, aux États-Unis, écoutait la radiodiffusion d'un match des Dodgers. Elle ne connaissait guère le baseball, mais Jackie Robinson jouait pour les Dodgers. À un moment donné et en toute grande euphorie, l'annonceur décrit un vol de but réussi par Robinson, car il était un artiste en cette pratique. «Voilà bien les Blancs, se dit la Noire, toujours prêts à nous discréditer, toujours prêts à nous présenter comme des voleurs.») Duddy R., qui s'y connaît en apprentissages, devrait aussi rappeler aux Américains que Napoléon Lajoie ou Jacques Fournier, superbes frappeurs majeurs tous les deux, étaient d'origine cajun. Rendre à chacun ce qui revient à chacun, autrement on triche en faveur du plus gros, sorte de racisme pratiqué par le silence.

Romancier qu'il était, conteur plutôt selon ses propres affirmations tant de fois répétées à l'oral comme à l'écrit, voilà qu'il se laissait emporter par ses personnages ou par ses souvenirs, par les personnes telles qu'en ses souvenirs. Lui qui, dans ses chroniques ou ses conférences, dans ses romans même, avait écrit et redit qu'un bon conteur devait savoir rattacher la fin de son histoire au début de celle-ci, voilà qu'à peine entamée, cette interview le menait là où il ne savait pas. Bien l'interviewer, c'était lui permettre de raconter. La rondelle ne roulait pas selon lui mais selon elle-même, je n'intervenais pas, la «main mystérieuse» de Dick Irvin, entraîneur du Canadien dans les années glorieuses et batailleuses de Maurice Richard, avait pris la direction de sa narration.

Et pourquoi pas, me dit-il, ton Freud aussi me laisserait aller. Pour analyser comment, sans doute, je fais rouler la rondelle sans le savoir (*sourire à interpréter*). Il était d'autant plus à l'aise, amusé même, que telle aventure ne lui advenait pas pour la première fois. Si dans des romans comme *La felouque d'or*, *Les commettants de l'île* ou *La montagne du Haut-Pays* il avait

su orienter selon son gré la direction de ses textes et les effets de ceux-ci, il admettait volontiers que dans au moins deux de ses romans sportifs à teneur policière (ou vice versa), *L'arbitre a toujours tort* et *La violence des gérants d'estrade*, ses protagonistes et les événements auxquels ils étaient mêlés lui avaient échappé. Il lui arrivait de croire que ces mésaventures provenaient du fait qu'arbitres et gérants d'estrade étaient de familles apparentées à celle de la critique littéraire – *la tienne* – qui, parfois à tout le moins, n'avait pas été tendre envers ses romans. Se souvenant malgré les ans que certaines de ses chroniques avaient joyeusement pratiqué le rebrousse-poil, il n'osa s'avancer davantage sur le terrain de ces hérédités-là.

Quelle que soit la raison, c'est là qu'il voulait en venir, il avait toujours retardé l'écriture finale pourtant largement achevée d'un roman intitulé *L'orbite éclatée* (ou *La fusée d'écorce*, cela restait à décider), tout entier organisé autour de la journée du 17 mars 1955, celle de «l'émeute Maurice Richard», Maurice dit le «Rocket» pour ses coéquipiers surtout anglophones. Tout un chacun sait ou devrait savoir, ainsi qu'on dit que chacun devrait connaître la loi ou l'histoire, de quoi il s'agit: héros des partisans des Canadiens (de Montréal), c'est-à-dire Québec, Maurice Richard, à la suite d'une bagarre survenue à Boston dans un match contre les Bruins et alors que les reprises vidéo au ralenti, selon tous les angles possibles, n'existaient pas, avait été interdit de jeu pour les trois derniers matchs du calendrier régulier et pour la durée entière des séries éliminatoires de la coupe Stanley. Ce 17 mars 1955, quand l'auteur de la sanction, le président Campbell de la NHL (traduire en LNH serait un leurre), se présenta au Forum à l'occasion du match opposant les Canadiens à leurs rivaux de championnat, les Red Wings de Detroit, le refoulement et la poudre éclatèrent, trop de refoulement devenant aisément poudrière: pour s'être identifié sans réserve à un héros sportif sans peur et sans reproche, pour avoir mis toute sa complaisance dans ce fils aux yeux de feu, le Québec se réveillait avec une émeute dont le caractère politique

n'échappa à (presque) personne. Le 21 mars 1955, le très fin André Laurendeau devait écrire dans le très sérieux *Devoir* un article intitulé *On a tué mon frère Richard* qui reprenait à sa manière le célèbre *On a tué mon frère Riel* d'Honoré Mercier. On ne saurait dire ni mieux ni plus, Laurendeau avait coupé droit au but, comme Maurice. Jeux de mots, jeux avec la rondelle.

Et les pauvres fabricants de la soupe Campbell's, pourtant sans parenté avec Clarence, esquire et ex-bourgeois Rhodes, avaient dû encaisser, si l'on peut dire, une chute vertigineuse dans la vente de leur produit! Nous sommes comme ça, dit-il, tendres, à fleur de peau et... soupe au lait jusqu'à la naïveté belliqueuse ou la plus innocente: les auditeurs des *Belles histoires des Pays d'en haut* n'envoyaient-ils pas des objets de première nécessité à la pauvre Donalda aux prises avec l'avarice de son Séraphin? Un personnage du roman *Il est par là, le soleil* de Roch Carrier ne saute-t-il pas sur la glace du Forum pour défendre Maurice? La réalité et la fiction peuvent avoir des frontières bien perméables. À bien y penser, dit-il encore en se laissant mener par ses mots, ses réflexions télescopées ou en court-circuit, il n'est sans doute pas innocent, par les temps qui courent, que la télévision de Radio-Canada nous présente une série de deux émissions sur Maurice Richard tout juste après nous avoir offert en reprise la série sur l'autre Maurice, Duplessis de son patronyme.

Peut-être qu'après tout – il y aurait amplement de quoi – le Québec s'ennuie et se ronge les ongles en tapant du pied ou de brefs courriels sur Internet. Qu'il cherche ses repères en se disant à nouveau: «C'est le temps que ça change.» Lamartine avait pourtant averti les politiciens à la veille de la crise de 1848: «La France s'ennuie!» On ne l'avait pas écouté ou pas entendu, un poète qui se mêlait de politique républicaine alors qu'un «de» traînait dans son patronyme, tu parles! L'autre Maurice ne l'aurait pas écouté non plus, penses-tu qu'il a entendu le *Refus global* à la veille d'envoyer sa police à Asbestos? Il défendait notre butin les yeux fixés sur le passé, Richard marquait ses buts dans le présent. C'est beau l'*Odyssée* d'Homère, c'est resté jeune

malgré son âge, je relis et m'émerveille, mais aujourd'hui c'est l'*Ulysse* de Joyce le point de repère. Alors, me dis-tu? Alors, malgré (ou à cause?) des révolutions appelées «informatique» ou «mondialisation» – qui résistent bien mal à la tentation de passer partout la niveleuse –, nous restons coincés dans nos blocs de départ; relis *Les grands départs* de Languirand; seul Bruny Surin et Caroline Brunet savent encore courser; nous attendons Godot, avec «Déficit zéro» comme mot de passe, slogan ou objectif chichement économique. Oh God! vivement *Le degré zéro de l'écriture* qui secouait les puces et le lecteur, qui lui fournissait un regard neuf sur l'acte de lecture, tu te rends compte, «Déficit zéro» après «Maîtres chez nous», les temps sont *dull*, vivement un prochain épisode.

Aquin, justement. Il disait s'être désintéressé du hockey quand Maurice Richard avait pris sa retraite. Comme moi, tu le sais. En 1960. Il s'était alors mis à rêver de course automobile, de vraies courses de F1 qu'il organiserait au Mont-Tremblant, toujours plus vite; ses courses les plus réussies se déroulent en Suisse dans *Prochain épisode*. Et quand il a écrit sur l'*Ulysse* de Joyce justement et sur le football américain, il nous a donné une description très à point de son propre travail d'écriture. Joyce, football américain, Aquin, même combat, mêmes combines des jeux ou des mots, même art des «combinatoires» pour reprendre le mot d'Eco analysant les romans dont James Bond est le héros, les entreprises de Bond étant alors comparées à un match de basket. Dis-le à tes collègues, ceux pour qui la pratique sportive relève d'un para encore plus para que la paralittérature.

J'en rajoute au sujet d'Aquin: il aimait la musique country, la musique du pays si l'on veut bien que je m'amuse des mots. Mais il en parlait peu; s'il en discutait avec moi, me parlait souvent de Johnny Cash et de sa chanson *Folsom Prison Blues* qu'il a d'ailleurs fait entendre au début de son téléthéâtre *Vingt-quatre heures de trop*, c'est qu'il savait, lui, que dans mes invraisemblables années d'annonceur radiophonique, avant que la littérature ne me reconnaisse, j'avais même pra-

tiqué cet art du conte élémentaire mis en musique. Oui oui, j'ai interprété des chansons country. En Gaspésie surtout. Sous un pseudonyme, ce qui plaisait à Aquin. N'empêche. Les romans d'Aquin se déroulent bel et bien tel un match de football d'Amérique du Nord, stratégie élaborée et tout; les miens ressemblent davantage au hockey du temps de Maurice, tu fonces sans trop te poser de questions.

Il insistait: «Du temps de Maurice.» J'insistais, pour la première fois depuis le début de l'entrevue: «Du temps de Lafleur aussi, c'était presque le même – le même désir de vaincre en tout cas.» Il finit par dire «oui», surtout aux fins de poursuivre sur sa lancée. Il lui tenait à cœur de dire, jeu de mots dont il était fier, que chez les joueurs d'aujourd'hui, «plus la pension monte, plus la passion descend». De même, il constatait que le hockey et le théâtre y allant de passes savantes, cela avait donné la LNI, la Ligue nationale d'improvisation; mais voilà, si les comédiens improvisaient à partir d'un canevas donné, principe élémentaire de création, les politiciens, eux, semblaient improviser parce qu'ils étaient pris de court dans leur imagination. Allez vous y essayer en pensant aux résultats du match: improviser par manque d'imagination! Ah! la belle époque où hockey, théâtre et politique réunis par les soins de Loranger et Levac nous menaient sur *Le chemin du Roy!*

Bien sûr et comme bien des partisans, il n'avait pas fait son deuil du passage qui avait mené les Canadiens (de Montréal) du Forum au Centre Molson. Du lieu de tous les mythes mêlés, de La Mecque du hockey où évoluait la Sainte Flanelle au Temple de la bière, Grande Taverne dont le financement molsonien vient dorénavant de Toronto. «Tu te rends compte, me dit-il, ils ne savent même pas reconnaître leurs contradictions, comment veux-tu que les joueurs s'y retrouvent? L'argent vient de la bière, et ils se donnent des dirigeants nommés Boivin et Vigneault, avec un Houle par-dessus le marché. S'il y a de quoi faire la vague, faut encore se demander laquelle!» Grand éclat de rire. («Très "ligue du vieux poêle"», me dit-il, car il savait

se lire ou s'entendre.) Mais désabusé. Comme quand d'autres rient de vous ou de nous. «Ce n'est pas le Centre Molson qui a remplacé le Forum, c'est le Casino de Montréal. Les dés qui roulent selon leur gré, et encore, plutôt que la rondelle qu'on peut maîtriser. C'est là que nous jouons dorénavant. Ou qu'on nous joue. C'est là que nous attendons le but gagnant. Tu te rends compte? Ça aide à l'atteinte du déficit zéro, qu'ils pensent. Faudrait leur faire lire *Le joueur* de Dostoïevski. Penses-tu qu'ils lisent, qu'ils lisent vraiment en sachant ce que lire veut dire, les politiciens?»

Du hockey et des Canadiens (de Montréal), il passe au baseball. Construire un stade Labatt après avoir érigé un Stade olympique, vive les dieux de chaque époque. La situation du hockey n'est pas différente de celle du baseball. Dont le commissaire actuel, Bud Selig, n'en est pas un vrai, lui qui était propriétaire d'un club avant d'accéder au poste de commissaire en vertu (!) des votes des autres propriétaires. Le nom du club qui était (passé légaliste, on ne saurait être commissaire et propriétaire en même temps, mais on se souvient toujours d'où on vient) le sien? Les *Brewers* de Milwaukee. «La bière, là encore. De la bière et des jeux. Nos Expos sont exposés à bien du houblon venu d'ailleurs, eux aussi.»

Et puisque nous partageons une passion commune pour quelques auteurs étasuniens et que le baseball demeure le *national pastime made in USA*, il revint à son *Orbite/Fusée* inachevée par le biais du texte que Faulkner consacra jadis au hockey et à Maurice Richard à la suite d'un match disputé au (vieux) Madison Square Garden de New York. Faulkner avait comparé Richard à un serpent, ce qui, dans son langage, n'avait rien de péjoratif et voulait plutôt évoquer les forces originelles relevant de la matière telle qu'elle se manifeste dans sa prime vitalité. «Il faudrait que je termine ce roman une fois pour toutes. Aquin m'avait dit qu'il y avait du Joyce d'*Ulysse* dans ce projet. Je le crois sur parole, car de Joyce j'ai bien davantage lu *Portrait of the Artist as a Young Man*, *Dedalus* en français, qu'*Ulysse*. Mais là, tu vois, je viens de lire *Underworld* du ro-

mancier américain Don DeLillo – la traduction française, *Outremonde*, est parue chez Leméac/Actes Sud, j'ai aussi été publié chez Leméac. Tout le roman de DeLillo est organisé autour d'un événement sportif, le coup de circuit inattendu de Bobby Thompson qui, en 1951 dans un match éliminatoire, permit aux Giants de New York d'éliminer les Dodgers de Brooklyn. Ce coup de circuit fut si dramatique qu'il fut appelé, tu connais les Américains, *the shot heard around the world*, tu te souviens?

Je me souviens, bien sûr, ainsi que le veulent notre devise et Georges Perec. J'avais neuf ans et appuyais de toutes mes forces les Dodgers de Jackie Robinson qu'il avait plus tôt évoqués. Les événements, alors, nous parvenaient par la radio et les journaux. Bien des années plus tard, devenu professeur de littérature québécoise et américaine, je téléphonai à Paul Auster pour les besoins d'un article que je consacrais à son roman policier de baseball, roman écrit sous pseudonyme et intitulé *Squeeze Play*, devenu *Fausse balle* dans sa traduction française. Auster, on le sait, est un vieil ami de DeLillo que je crois être l'auteur d'un roman aussi écrit sous pseudonyme et intitulé *Amazons*, le sujet de ce roman étant fourni par les mémoires de la première femme à avoir évolué dans la NHL, beau subterfuge. Auster et moi, après les présentations d'usage, parlâmes d'abord baseball. «À vous lire, lui dis-je, je crois que vous étiez partisan des Giants durant votre enfance.» Il me dit que oui. «Nous étions donc des adversaires, lui dis-je encore. J'étais un partisan des Dodgers: ce qui était très répandu au Québec, vous savez pourquoi?» Le téléphone se tut, Auster réfléchissait, mais la réponse ne tarda guère. «Parce que les *Royals* de Montréal étaient le club-école des Dodgers», répondit-il. Voilà une réponse de vrai – et essayez de prendre Auster en défaut quand, dans ses romans, il évoque le baseball, son histoire et ses statistiques. Relisez *L'invention de la solitude*: jeu et écriture participent de la même pratique, du goût des jeux de l'enfance et de la récréation du monde. «On met une vie à devenir jeune», disait Picasso.

Alcide Perreault ne fut pas autrement surpris de cette conversation téléphonique – il avait lu des romans d'Auster. «Tu sais ce qu'il faudrait faire? me dit-il à la fin de l'interview. Mettre Duddy Richler en contact avec Auster et DeLillo. Ça donnerait peut-être des conditions gagnantes!» (*Sourire.*) «Et il faut que les Canadiens (de Montréal) trouvent un autre Maurice qui les sorte de leur mauvaise passe, ainsi que Richard l'a fait au début des années quarante. Sinon, nous serons longtemps en déficit, et les Canadiens (de Montréal) traîneront bien des zéros dans les résultats de leurs matchs!»

NDLA: Mon Macintosh indique que l'achève d'écrire les lignes qui précèdent date du 21 novembre 1999. Depuis ce jour, deux événements, entre autres, sont survenus: Maurice Richard est décédé et le Club de hockey Canadien (de Montréal) a été mis en vente. Il devient difficile, malgré les lois, de protéger son patrimoine quand trop de houblon mondialisé s'en mêle ou se brasse. (Voyons donc, Maurice est immortel, tout le monde sait ça.) Faut-il ajouter qu'un marchand d'art new-yorkais peut bien, alors, agir comme s'il voulait *liquider* les Expos (de Montréal).